

Le féminisme attaque le mal à la racine

Manuscrit. Auteur : Joël MARTINE
joel.martine@free.fr – juillet 2018

Liste des chapitres

- PRÉSENTATION : DES EXEMPLES ET UN CHEMINEMENT

1 - PRIMATOLOGIE DE LA VIOLENCE, DE LA NON-VIOLENCE ET DU POUVOIR

Comprendre notre animalité pour comprendre notre (in)humanité

[§ à ajouter ? La plasticité cérébrale chez les humains et ses limites]

2 - LA DOMINATION MASCULINE CHEZ LES SINGES ET LES HUMAINS

complète le chapitre précédent

3 - FEMELLES ET MÂLES : LE CONFLIT DES STRATÉGIES

Explication évolutionniste des différences physiologiques et comportementales entre les sexes

Tout ce que vous n'avez jamais voulu savoir sur le sexe !

4 – PARENTALITÉ, CONFLITS DANS LE CARE, CONFIGURATIONS FAMILIALES

Suite du chapitre précédent

[§ à ajouter ? La référence à la biologie est-elle « essentialiste » ?]

5 - LA « MADONE » ET LA « SALOPE » : QUELLE EST L'ORIGINE DE CES STÉRÉOTYPES ?

le modelage des rôles féminins par les stratégies sexuelles des hommes dans le patriarcat

peut être lu séparément comme introduction aux chapitres 3 et 4

6 - LES SPÉCIFICITÉS DE LA DOMINATION MASCULINE CHEZ LES HUMAINS ET LA GENÈSE DU PATRIARCAT

7 - DIVISION DU TRAVAIL, FAMILLE, LIGNAGE, ET EXPLOITATION DES FEMMES

ou le féminisme matérialiste revisité, 1

8 - L'EXPLOITATION DU TRAVAIL DOMESTIQUE ET SON ARTICULATION AVEC L'EXPLOITATION SALARIALE DANS LE CAPITALISME

ou le féminisme matérialiste revisité, 2

peut être lu séparément

9 - DOMINATION MASCULINE ET RÉSISTANCES FÉMININES DANS LE CAPITALISME - un tableau récapitulatif

10 - L'ÉCO-FÉMINISME ET LE CARE ENTRE LUTTES SOCIALES ET REFONDATIONS THÉORIQUES

peut être lu séparément

du même auteur :

- *Le Viol-location – Liberté sexuelle et prostitution*, éd. L'Harmattan, 2013

- *Pornographie : retournons la caméra !* dans le livre collectif *Pornographie : imaginaires et réalités*, éditions Libres Cultures et Mouvement du Nid Bouches-du-Rhône, 2018

- *Enfantement, allaitement, féminisme* - pour une politique de la co-génèse charnelle des sujets, 2002, <http://joel.martine.free.fr>, répertoires Féminisme et Liste des textes, et <http://www.millebords.org/spip.php?article28869>

et aussi :

- *Ontologie de la société, psychanalyse de la vie sociale*, PUF, coll. Sociologie d'Aujourd'hui, 1997

- *Pour un secteur de la propriété sociale, viable dans l'environnement économique actuel*, dans l'ouvrage collectif *Le socialisme de marché à la croisée des chemins*, dir. Tony Andréani, éd. Le Temps des Cerises, 2004

- *Le peuple-classe comme travailleur collectif dans l'économie-monde et dans la transition éco-socialiste*, 2013, <https://blogs.attac.org/groupe-societe-cultures/articles-cultures-anthropologie/article/le-peuple-classe-comme-travailleur>

... : <http://joel.martine.free.fr> (à mettre à jour)

LE FÉMINISME ATTAQUE LE MAL À LA RACINE

joel.martine@free.fr

Marseille, janvier 2015 - juillet 2018



Ce texte (soit une présentation et 10 chapitres) est mis à disposition selon les termes de la [Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/).

Toute mention ou citation doit indiquer le nom de l'auteur Joël MARTINE et la page de première publication :

<http://www.millebords.org/spip.php?article28869> .

Pour reproduction de tout ou partie de cette œuvre demander préalablement l'autorisation à

joel.martine@free.fr , 33 6 11 81 60 78 .

§ LE MAL A LA RACINE (voir notes crayon en ht du chap et Vmai18)

PRÉSENTATION : DES EXEMPLES ET UN CHEMINEMENT

L'écologiste et féministe indienne Vandana Shiva a souligné l'affinité profonde entre ce qu'on peut appeler une *économie de déprédation*, un capitalisme qui à la fois surexploite la fécondité de la nature, la détruit, et refuse de s'en préoccuper, et d'autre part un système de domination masculine qui à la fois exploite, méprise et baillonne la fécondité tant culturelle que biologique des femmes. Quand j'ai lu au début des années 2000 le livre de Vandana Shiva et Maria Mies, *Écoféminisme*¹, cela m'a confirmé dans l'idée que les motivations et les schémas d'action et de pensée (les « paradigmes ») de la domination de classe et de la domination sur la nature sont en grande partie les mêmes que ceux de la domination masculine ; et que par conséquent la critique féministe atteint des ressorts fondamentaux, et pas seulement certains ressorts parmi d'autres des structures sociales de domination. Le féminisme n'est donc pas simplement un supplément d'âme dans la lutte pour la justice sociale. Il fait partie de l'action sur les causes mêmes de l'enchaînement de catastrophes sociales et écologiques engendré par le capitalisme. Et en positif, la pensée féministe conduit à la formulation d'un projet de société soutenable et désirable². Ce projet, nous y reviendrons au dernier chapitre, est porté par la convergence profonde entre la réflexion sur le *care* initiée à la fin du XXème siècle par les féministes nord-américaines, et l'écoféminisme.

Or pour comprendre cette radicalité du féminisme, il faut reprendre une réflexion générale : pourquoi après tout y a-t-il de la domination masculine ? Quelles sont ses origines ? Comment fonctionne-t-elle et se maintient-elle ? Que devient-elle à l'époque actuelle ? Comment peut-on la défaire ? En quoi le féminisme contribue-t-il à la construction d'une société vivable, juste, solidaire ?

Sur ces questions ce livre vous propose un cheminement. Chaque chapitre est annoncé par une flèche → . Mais selon vos centres d'intérêt et vos connaissances vous pourrez prendre comme point de départ de votre cheminement différents chapitres qui peuvent être lus séparément. Dans cette présentation j'en reste à quelques exemples parlants, et je présente les raisonnements sous des

1 éd. L'Harmattan, 1998.

2 J'ai été impressionné par un exposé de synthèse présenté en août 2011 à l'Université d'été des ATTAC d'Europe à Fribourg (Freiburg-in-Breisgau) par Christa Wichterich, intitulé *Stratégies de passage à une économie de post-croissance : vision féministe*.

formes simplifiées, incomplètes, parfois approximatives. Les explications de détail, les nuances et les incertitudes, sont dans le reste du livre.

L'espèce humaine n'a pas inventé la domination masculine, elle l'a transformée.

La domination masculine existe chez la plupart des mammifères et chez bien d'autres animaux.

Un exemple : la domination sexuelle

L'instinct qui pousse un animal à s'engager dans un rapport sexuel n'est pas complètement automatique, il est conditionnel : on observe chez les animaux, surtout de la part des femelles (pourquoi ? c'est ce que nous verrons au chapitre 3), des conduites de résistance ou de fuite, une sélectivité parmi les partenaires sexuels possibles, et des comportements qui correspondent à ce qu'on appelle chez les humains l'expression du consentement. Et en réponse à cela on observe des tentatives, typiques dans chaque espèce, de contrôle des mâles sur la sexualité des femelles et sur leurs fonctions reproductives, par la séduction mutuelle souvent (ce qu'on appelle faire la cour), mais aussi par la coercition sous des formes plus ou moins violentes (notamment chez les mammifères, mais aussi chez les insectes, comme nous le verrons³). La coercition sexuelle est le plus souvent indirecte : occupation du territoire, protection (notamment contre des mâles rivaux), gardiennage jaloux, harcèlement, menace de violence... Parfois elle est directe et immédiate, c'est ce qu'on appelle le viol au sens étroit du terme. Mais le viol n'est un comportement typique que dans un nombre limité d'espèces, seulement deux chez les primates : les orangs-outans et les humains. Et une seule de ces deux espèces pratique le viol collectif.

Les humains n'ont pas inventé les pratiques et la psychologie du contrôle des mâles sur les femelles au niveau des actes sexuels, mais ils ont développé le caractère collectif de ce contrôle (par les autorités familiales et politiques), son institutionnalisation (notamment par l'inégalité des droits dans le mariage), et ses justifications idéologiques. Les violences conjugales existent chez les singes, mais des pratiques comme la réclusion des épouses et des filles, ou le jugement social de déshonneur à l'encontre des familles qui ne contrôlent pas le comportement de leurs filles, n'ont pas d'équivalent chez les autres primates.

On peut expliquer les rapports de domination de la part des mâles et de résistance (ou de consentement) de la part des femelles, comme la résultante de plusieurs facteurs de conflits entre mâles et femelles, qui, nous le verrons au chapitre 3, ont commencé à se mettre en place dès les origines de la reproduction sexuée. Ces conflits sont l'un des moteurs de la transformation des espèces, c'est-à-dire de l'évolution⁴. Ils prennent des configurations particulières dans chaque espèce animale, déterminant les formes de la domination masculine, parfois son absence (par exemple chez les bonobos), et parfois son inversion en domination féminine (par exemple chez les hyènes). Et ces conflits sont sous-jacents aux transformations culturelles et économiques propres à l'histoire humaine.

On ne peut donc pas comprendre la domination masculine chez les humains, comme tout ce qui concerne les comportements et rapports sociaux dans notre espèce, sans tirer les enseignements de comparaisons entre différentes espèces animales. C'est pourquoi je vous propose de commencer

3 Très nombreux exemples chez Thierry Lodé, *La Guerre des sexes chez les animaux*, éd. Odile Jacob, 2006, disponible sur *Kindle*.

Voir Wikipedia, article *Sexual coercion*, et Barbara Smuts, Robert Smuts, *Male Aggression and Sexual Coercion of Females in Nonhuman Primates and Other Mammals: Evidence and Theoretical Implications*, revue *Advances in the Study of Behavior*, éd. Academic Press, déc.1993, article que nous commenterons au chapitre 2.

4 Voir Lodé, livre cité, et le classique Richard Dawkins *Le Gène égoïste*, 1976, chapitre IX « La bataille des sexes », éd. Odile Jacob, 1989, avec d'intéressantes discussions en note.

par une réflexion sur les différences de comportement parmi les primates, → au chapitre 1 sur des questions de coopération, de violence, de reconnaissance mutuelle, etc., → et au chapitre 2 plus précisément sur les rapports entre les sexes. On m'a dit que le chapitre 1 est facile et agréable à lire. La plupart des questions traitées dans ce livre y sont esquissées, ainsi que des réponses aux objections les plus courantes. Vous y trouverez entre autres une réflexion sur les méthodes et les limites de la comparaison entre les espèces, sur les problèmes que pose le concept d'instinct, sur les ressources psychiques mobilisables pour une politique de la non-violence, etc.

Vous verrez dès le chapitre 1 plusieurs exemples qui montrent que, bien que la domination masculine soit une tendance lourde chez les humains comme chez les autres mammifères, elle n'est pas inéluctable, ni au niveau des instincts, ni au niveau des rapports sociaux qui organisent les réponses à ces instincts.

« Vous avez maintenant tous les droits, qu'est-ce que vous réclamez encore ? »

Actuellement dans le monde⁵,
les femmes fournissent 66 % des heures de travail
et reçoivent 10 % des revenus.
Elles possèdent moins de 1 % des richesses.
Elles ne possèdent que 13% des terres agricoles.
Parmi les 1,5 milliards de personnes pauvres, 70 % sont des femmes.
10 millions de garçons et 15 millions de filles
n'ont pas la possibilité d'apprendre à lire et écrire.

Chez les humains, l'accumulation de la puissance technique, pour la production des subsistances mais aussi pour l'armement, a considérablement augmenté les moyens de domination des hommes les plus puissants sur leurs rivaux, et corrélativement des hommes sur les femmes. Nous en parlerons au chapitre 6. Chez les autres mammifères les inégalités économiques (c'est-à-dire au niveau de la répartition et de la production des ressources) sont peu développées, et l'organisation du travail des un.e.s par les autres à des fins d'exploitation est à peu près inexistante. Chez les humains l'inégalité économique est devenue l'arme majeure de la domination masculine. Les avantages et privilèges économiques que les hommes tirent de leur appartenance au genre masculin (par exemple l'accès aux emplois les plus lucratifs) sont devenus une motivation majeure de la domination masculine ; mais cela ne doit pas nous cacher les autres motivations que sont le sexe, le pouvoir, le prestige. Chez les humains comme chez d'autres primates sociaux, le désir de pouvoir est une motivation à la domination plus forte et plus décisive que le besoin économique. Mais il existe aussi de l'empathie et des désirs portant à la coopération égalitaire.

Le conflit entre les sexes à la lumière du darwinisme d'aujourd'hui

Continuons le cheminement. Il faut avoir lu les chapitres 1 et 2 pour lire les chapitres 3 et 4. Ils s'intitulent ainsi :

- 3. Femelles et mâles : le conflit des stratégies
- 4. (suite du précédent) Parentalité, conflits dans le *care*, configurations familiales.

Il s'agit d'une explication des différences physiologiques et comportementales entre les sexes dans le cadre de la théorie darwinienne de l'évolution.

En résumé, dans cette explication nous voyons s'installer un conflit entre les sexes dès qu'apparaît dans l'évolution une différence de « rôle » et de « stratégie » dans la procréation (dans

⁵ Source : ONU Femmes 2018. Publication Artisans du Monde : <https://uneseuleplanete.org/L-egalite-femmes-hommes-ou-en-est-on> , avril 2018, infographie Amélie Durin.

cette phrase les mots rôle et stratégie sont des métaphores, les cellules n'ont pas de stratégie consciente), différence entre de grosses cellules reproductives pleines de nutriments qui vont être utilisées pour la croissance d'un nouvel individu, et d'autre part des cellules reproductives plus petites et plus mobiles, chacune de ces petites cellules étant capable de rencontrer une grosse cellule, de s'implanter en elle, de combiner une partie de ses gènes avec ceux de la grosse cellule et ainsi de les transmettre au nouvel individu. Vous les avez reconnus : on retrouve cette différence de façon évidente entre l'ovule et le spermatozoïde⁶. Les différences entre ces deux types de cellules (ce qu'on appelle l'an-iso-gamie : inégalité entre les gamètes) se résument en deux modes de transmission des gènes à la génération suivante : le rôle de la grosse cellule est d'équiper ses gènes d'un stock de nutriments, et d'outils moléculaires avec lesquels les gènes construiront le nouvel individu ; et dans la procréation sexuée le rôle de la petite cellule est d'acheminer ses gènes qui vont pour ainsi dire « parasiter » la grosse cellule et « exploiter » (encore une métaphore!) ses capacités nutritives. Il y a là deux stratégies de procréation, dont la différence s'est accentuée au fil des générations : la sélection naturelle a promu d'une part des organismes capables de produire des ovules plus riches en nutriments, donc plus gros, et d'autre part les organismes capables de produire des spermatozoïdes plus légers et plus mobiles. Et plus nombreux, car les spermatozoïdes étant petits, les organismes peuvent les produire en très grand nombre (ainsi les testicules produisent des spermatozoïdes par millions). À l'opposé, les ovules étant beaucoup plus gros, un organisme ne peut en produire qu'un nombre bien plus limité (chez les femmes un ovule par mois, rarement plus). Les pommiers, les escargots, et d'autres espèces, sont hermaphrodites : chaque individu produit les deux types de cellule reproductive. Dans une même fleur de pommier il y a des spermatozoïdes dans les innombrables grains de pollen sur les étamines, prêts à s'envoler avec les insectes pollinisateurs, et quelques ovules bien protégés dans le pistil qui deviendront les pépins de la pomme. Mais chez beaucoup d'animaux (et quelques végétaux comme le palmier dattier) les individus se spécialisent les uns dans la production d'ovules, et on les appelle des femelles, les autres dans la production de spermatozoïdes et on les appelle des mâles. Ici commence le grand roman du conflit des stratégies entre individus gonochoriques (on appelle gonochorisme le contraire de l'hermaphrodisme).

Continuons le résumé. La sélection naturelle tend à produire une escalade du nombre des spermatozoïdes : plus un organisme en produit, plus il peut procréer de rejetons, qui eux-mêmes en procréeront beaucoup et distanceront les mâles concurrents, et ainsi de suite : un mâle peut donc avoir un succès quasi illimité dans la transmission de ses gènes aux générations suivantes. Mais il y a à cela une condition, c'est que des productrices d'ovules, c'est-à-dire des femelles, en mettent un certain nombre à sa disposition. Or une femelle, on vient de le voir, ne produit qu'un nombre limité d'ovules. Si elle les dispersait comme les mâles peuvent disperser leurs innombrables spermatozoïdes, ou si elle les gaspillait dans des copulations avec des mâles de mauvaise qualité génétique, elle aurait peu de rejetons ou des rejetons en mauvaise santé, sa lignée serait éliminée. (Toutefois, certains facteurs secondaires produisent des tendances en sens contraire, que nous examinerons aux chapitres 3 et 4). Bref la sélection naturelle a promu chez les femelles une plus forte sélectivité sexuelle que chez les mâles, une tendance à ne pas gaspiller leurs capacités procréatives, et une tendance globalement plus prononcée que chez les mâles à protéger leurs embryons et leur petits⁷. Les femelles protègent les embryons d'une part en les entourant d'un emballage résistant, c'est l'oeuf, d'autre part en les conservant un certain temps dans l'utérus, c'est la gestation (qui néanmoins n'existe pas chez la plupart des poissons et des batraciens⁸). Il y a donc

6 Je ne sais pas si cette différence des rôles est apparue d'abord chez des organismes unicellulaires capables de se transmettre l'un à l'autre une partie de leur matériel génétique, ou chez des organismes composés de nombreuses cellules dont des cellules reproductrices capables de s'apparier.

7 Ces tendances au non-gaspillage, à la prudence sexuelle, et à la protection des petits, sont considérablement renforcées par les coûts en énergie et en temps que représentent dans beaucoup d'espèces la gestation (et pour les femmes les dangers de l'accouchement) et les soins parentaux, dont l'allaitement.

8 La gestation, chez les espèces qui la pratiquent, est restée une spécialité féminine, sauf chez les hippocampes où le mâle réalise un équivalent de gestation dans une poche ad hoc, et chez quelques autres espèces de poisson où le mâle

entre mâles et femelles deux stratégies sexuelles et procréatives différentes, d'un côté la recherche du nombre, et de la dispersion vers des partenaires diverses et nombreuses, disons la stratégie « pollen sur étamines », masculine ; de l'autre côté la recherche de la qualité des partenaires plutôt que de leur quantité, et de la protection, disons la stratégie « ovule dans pistil », féminine. D'où LE CONFLIT : les individu.e.s sexué.e.s ont tendance à imposer leur stratégie à leurs éventuel-le-s partenaires de l'autre sexe, comme nous l'avons vu plus haut dans l'encadré sur les pratiques de coercition sexuelle des femelles par les mâles. Dans l'ensemble, par-delà les différences individuelles (et il y a aussi des exceptions typiques, dont nous verrons l'importance dans certaines espèces), les mâles sont instinctivement plus demandeurs de sexe que les femelles, plus demandeurs d'une diversité de partenaires ; d'où deux causes typiques de violence : le conflit des désirs entre mâles et femelles, et la rivalité entre les mâles pour l'accès sexuel aux femelles ; une des conséquences est que, dans les espèces qui vivent en groupes, les mâles sont plus engagés que les femelles dans les luttes pour le pouvoir (des mâles sur les femelles d'une part, entre les mâles d'autre part : nous trouvons là les deux lignes de conflit typiques de la domination masculine) ; conséquence de ce qui précède, dans les espèces qui pratiquent les soins parentaux les mâles ont plus tendance à s'en décharger sur les femelles, que l'inverse⁹. Nous en parlons au chapitre 4. Dans l'espèce humaine c'est un élément fondamental de la domination masculine. Mais pas irrémédiable.

La répartition binaire des stratégies sexuelles et procréatives est une tendance lourde, mais elle n'est pas absolue. Les mâles aussi peuvent investir dans la qualité et la protection des petits : par exemple chez beaucoup d'oiseaux monogames le mâle construit le nid, couve, et nourrit les petits. Les femelles aussi peuvent chercher des partenaires nombreux et divers. C'est ce que font à certaines périodes les louves et les guenons, pour des raisons faciles à comprendre. Dans les instincts de chaque sexe il y a souvent une juxtaposition ambiguë de stratégies opposées, et des conflits psychiques intérieurs. Vous en verrez un exemple clair chez les humains au chapitre 5, intitulé *La « madone » et la « salope »*. Les comportements des deux sexes ne sont pas complètement clivés, la communication existe et le conflit n'est pas irrémédiable. Par exemple chez les canards il y a des viols, parfois avec noyade, mais la vie de couple sans violence existe aussi. Le conflit donne lieu à des compromis qui peuvent être heureux ; il peut être relativisé par d'autres préoccupations (par exemple la solidarité contre les prédateurs) ; la coopération et l'intercompréhension entre les sexes sont souvent vitales, et la sélection naturelle a promu dans beaucoup d'espèces de réelles capacités des individu.e.s à bien s'entendre avec l'autre sexe. Mais la coopération reste conflictuelle.

Ainsi, à l'échelle de l'évolution du vivant, la plupart des différences physiologiques entre les sexes (mis à part l'anisogamie qui est l'origine première de ces différences) ne sont pas des données de départ, mais sont d'abord des conséquences, promues par la sélection naturelle, d'une histoire faite de conflits. Et de compromis produits par les conflits. Cette histoire a toujours été ouverte à des innovations et des bifurcations, et elle continue chez les humains, diffractée par la complexité spécifiquement humaine de la culture et des rapports sociaux.

J'ai essayé de suivre les enchaînements de cause à effet à l'oeuvre dans cette histoire. Les chapitres 3 et 4 sont le socle de la théorie exposée dans ce livre. Cette histoire est multifactorielle, les enchaînements de cause à effet s'entrecroisent de façon déconcertante. Certains facteurs n'agissent que par leur renforcement en boucles sur de longues durées, ce qui augmente la

« couve » les petits dans sa bouche ou dans son estomac. Mais chez la plupart des poissons et des batraciens il n'y a pas de gestation : la femelle comme le mâle expulse ses gamètes dans l'eau (chez les poissons on appelle cela le frayage), et c'est dans ce milieu liquide qu'a lieu la rencontre des gamètes mâles et femelles, autrement dit la fécondation. Ensuite la croissance de l'embryon dans l'oeuf continue dans l'eau. Ce scénario avec fécondation externe et absence de gestation serait impossible pour les animaux qui vivent l'air libre. Ces exemples montrent que dans l'évolution la gestation n'est pas un critère premier du féminin.

⁹ C'est ainsi que l'on peut expliquer (voir chapitre 4) que chez presque tous les mammifères les mâles n'allaitent pas, bien qu'ils possèdent des glandes mammaires et des tétons (qui parfois produisent du lait dans certaines circonstances exceptionnelles).

complexité, et la variabilité des résultats. Heureusement certains enchaînements sont récurrents et une fois qu'on les a compris on les retrouve dans différentes situations. Mais toute vue d'ensemble se heurte à des conjonctures particulières, des conjonctions de facteurs où il est difficile de repérer les facteurs décisifs.

Alors j'entends souvent dire « ouh là là, c'est compliqué », « quelle confiance accorder aux théories puisque on en change à chaque nouvelle découverte ? », « et si chaque espèce est différente, souvent à cause de hasards dans l'évolution (imprévisibles même rétrospectivement), à quoi bon chercher des tendances générales ? Dans la nature on trouve tout et son contraire, alors à quoi bon essayer de comprendre ce qui se passe dans l'espèce humaine à partir de la comparaison avec les autres espèces ? » « ... d'autant plus qu'il y a une grande diversité culturelle dans les sociétés humaines ! ». À tout cela je voudrais répondre qu'en biologie la diversité des espèces, comme dans les sciences humaines la diversité historique des sociétés, nous permet au contraire, par les comparaisons (et par des hypothèses sur les transitions), de repérer différents enchaînements possibles de cause à effet, et surtout de démêler l'entrelacs des facteurs, certains durables sur de très longues périodes, d'autres purement occasionnels, d'autres plus ou moins récurrents, certains s'imposant massivement et recouvrant les autres, d'autres comprimés, enfouis, mais agissant souterrainement, etc.

Prenons un exemple très clair. Les deux espèces de primates actuellement vivantes les plus proches génétiquement des humains sont les chimpanzés et les bonobos. Chez les chimpanzés la domination masculine est importante, et violente. Les bonobos sont plutôt non-violents et les formes de domination d'un sexe sur l'autre sont très modérées, avec souvent une prépondérance des femelles. Il est difficile d'en conclure que les humains fonctionnent plutôt comme des chimpanzés, ou plutôt comme des bonobos. Mais ce n'est pas une raison pour conclure qu'on ne peut rien conclure. Il se trouve que les systèmes sociaux des chimpanzés et des bonobos, ainsi que leurs aptitudes intellectuelles, sont très proches. On peut donc supposer que seulement un petit nombre de facteurs font la différence. Pour repérer ces ou ce facteur, on peut comparer les bonobos avec une espèce encore plus phalocrate que les chimpanzés : les orangs-outans. Le système social des orangs-outans est différent de celui des bonobos sur de nombreux points ; or parmi ces différences il y a un contraste très important : chez les orangs-outans l'individu.e est souvent isolé.e, du fait de l'éparpillement des ressources alimentaires. La guenon, seule ou juste accompagnée d'un petit, est une proie facile pour les mâles violeurs. À l'opposé, le régime alimentaire des bonobos fait que les guenons n'ont pas besoin de se séparer pour la cueillette, elles restent groupées, elles ont donc des habitudes de solidarité et cela change complètement le rapport de force : elles sont capables de s'opposer aux agressions masculines. On voit là que l'intensité de la domination masculine ne dépend pas seulement des instincts mais de rapports de force quasiment politiques. La solidarité entre les femelles est une variable décisive de la résistance féminine, jusqu'à susciter de fortes inhibitions de l'agressivité masculine, dans le court terme de la vie sociale, et dans le long terme de l'évolution par la sélection sexuelle (sélection des types de mâles par les choix sexuels des femelles, et réciproquement). Et cette hypothèse a été confirmée par l'observation des autres espèces. Bref, les différences entre espèces dans les comportements mâles-femelles des primates ne sont pas « tout et n'importe quoi », on peut les comprendre comme les résultats de configurations différentes à partir d'un même système de facteurs en conflit, et des aptitudes propres à chaque espèce. C'est ainsi que la comparaison entre les espèces aide à comprendre l'espèce humaine.

→ Si au début tout cela vous semble trop touffu, allez directement lire le chapitre 5, intitulé *La « madone » et la « salope » : quelle est l'origine de ces stéréotypes ? - le modelage des rôles féminins par les stratégies sexuelles des hommes dans le patriarcat.*

Dans ce chapitre, qui peut être lu à part, nous partons d'un préjugé très connu, constitutif des identités de genre dans de nombreuses sociétés, et nous verrons qu'on peut l'expliquer aisément grâce à la psychologie et sociologie évolutionnistes. Ce chapitre est donc une illustration facile et un résumé partiel de la théorie exposée aux chapitres 3 et 4.

Parfois les féministes présentent les préjugés sexistes comme des idées arbitraires qui seraient la cause de la domination masculine. Mais alors d'où viennent ces préjugés ? On voit dans ce chapitre qu'ils sont eux-mêmes un effet des pratiques sociales provoquées par ce que nous avons appelé le conflit des stratégies.

Un appel à ceux/celles qui savent

Qu'est-ce qui m'autorise à présenter toutes ces hypothèses et à les juger scientifiquement confirmées (même si elles restent ouvertes aux incertitudes et au débat comme toutes les théories scientifiques, et même si elles n'éclairent qu'une partie de la réalité) ?

Je ne suis pas un scientifique (bien que par ma formation philosophique je tiens en haute estime les méthodes scientifiques). Je n'ai pas l'expérience pratique de la recherche en biologie. Je ne la connais que par la lecture de quelques ouvrages destinés à un public de non-spécialistes, et de quelques articles de chercheurs. Néanmoins je peux me prévaloir d'une certaine « expertise », celle qu'acquière le citoyen.ne.s actifs/ves et éclairé.e.s :

nous participons à des mouvements sociaux, féministes par exemple, des mouvements qui essaient d'agir sur la pensée collective et sur les rapports de force pour impulser des transformations dans la société ; nous essayons de comprendre les facteurs de succès ou de blocage de ces mouvements ; nous avons à cœur d'élucider leurs débats, tant sur le plan éthique que pragmatique. Notre expérience de citoyen.ne.s actifs/ves éclaire dans une certaine mesure les idées provenant de débats à proprement parler scientifiques : nous observons dans notre pratique le pouvoir heuristique, ou pas, de ces idées, et les applications pratiques que l'on peut en tirer ; nous avons même notre mot à dire sur les préjugés que peuvent comporter certaines idées scientifiques.

Cela dit, un.e citoyen.ne non spécialiste ignore parfois certaines connaissances scientifiques importantes, ou les comprend de travers. Ainsi je me suis souvent trouvé en difficulté pendant de nombreux mois pour comprendre certains raisonnements dans la théorie de l'évolution, et, plus grave, j'ai jusqu'à présent très peu de connaissances en neurologie. Il subsiste donc dans cet ouvrage un certain nombre d'inexactitudes et beaucoup de lacunes.

Souvent j'ai fait part de mes questionnements à des ami.e.s chercheurs/ses ou enseignant.e.s, qui m'ont avoué ne pas connaître le dossier de la question, ou qui n'ont pas souhaité en discuter, peut-être pour ne pas ternir leur réputation scientifique en s'aventurant sur des domaines peu explorés, ou en discutant sur des théories mal vues par leurs collègues, ou sur des problèmes qui mettraient en évidence la nocivité de la compartimentation entre les différents secteurs de la recherche.

Je voudrais souligner ici la responsabilité politique des scientifiques : font-ils/elles suffisamment d'efforts pour faire comprendre aux profanes les enjeux sociaux de leur savoir, voire pour y réfléchir eux/elles-mêmes ?, pour sortir des cases qui leur sont attribuées par les managers selon les finalités économiques de leurs recherches, ou par la division bureaucratique du travail ?

Une théorie du patriarcat

→ Le chapitre 6 s'intitule *Les spécificités de la domination masculine chez les humains et la genèse du patriarcat*. J'ai essayé d'y construire un concept précis du patriarcat comme système ayant tendance à s'auto-reproduire, et non comme un synonyme vague et fourre-tout de la notion de domination masculine. Ce pour deux raisons.

Premièrement des éléments de domination masculine peuvent exister dans des systèmes sociaux humains non-patriarcaux (par exemple chez les agriculteurs et commerçants *Na* du sud de la Chine, ou chez les chasseurs-cueilleurs *Aka* du centre de l'Afrique). D'autre part nous voyons dans certaines sociétés animales une domination masculine très présente, chez les chimpanzés par exemple, mais en l'absence totale de certains rapports fondamentaux du patriarcat (la généalogie paternelle, l'intervention du pouvoir politique dans l'organisation familiale, l'exploitation du

travail). Donc les ressorts de la domination masculine ne sont pas uniquement patriarcaux, il vaut mieux le savoir.

Deuxièmement, les avancées des droits humains depuis le XIX^{ème} siècle d'une part, l'économie de marché d'autre part, ont sapé, en Occident puis partout, certains mécanismes fondamentaux de reproduction du patriarcat, par exemple le mariage inégalitaire et l'accaparement des fonctions politiques par les hommes. Ainsi le patriarcat dans lequel nous vivons est encore puissant, mais il est désarticulé, plus ou moins selon les pays. Dans ces conditions il est décisif d'avoir un concept précis du patriarcat pour comprendre les formes sociales qui résultent de sa désarticulation, les mécanismes récurrents de sa recombinaison, et les chemins possibles d'une élimination de la domination masculine sous toutes ses formes.

Concernant les origines du patriarcat, il y a dans ce chapitre surtout des hypothèses et des spéculations. En effet, si l'on peut se faire une idée assez précise des techniques de nos ancêtres préhistoriques à partir des restes archéologiques d'outils, d'habitats et de nourriture, en revanche leurs formes d'organisation sociale ont laissé peu de traces. En plus, si on extrapole à partir de l'observation des sociétés humaines de chasseurs-cueilleurs actuellement existantes et à partir des sociétés de singes, on est amené à penser que les formes d'organisation sociale ont dû être très diverses entre les différentes sociétés locales, les différents moments de leur histoire, et selon les conditions écologiques où ont vécu les différentes espèces humaines qui ont précédé l'homme sapiens. Donc on ne peut faire que des spéculations incertaines sur les scénarios et les tendances générales des changements sociaux qui se sont succédés sur des centaines de millénaires. Cela dit on peut, par la comparaison des données de l'archéologie, de l'ethnologie des humains actuels, et de l'éthologie animale, repérer de façon plausible certains facteurs propres aux espèces de la lignée humaine. Et on peut suivre l'action de ces facteurs dans l'histoire actuelle des sociétés humaines.

Ensuite on doit pouvoir analyser ce que devient le patriarcat dans son processus actuel de désarticulation. Mais ma réflexion et ma documentation ne sont pas encore assez avancées pour produire une théorie consistante sur cette question. D'autres que moi le feront j'espère, ou l'ont déjà fait sans que j'en sois informé.

C'est dans ce chapitre que je me rattache le plus nettement à un courant universitaire et militant du féminisme nord-américain appelé *evolutionary feminism*¹⁰, qui a produit une refondation de l'analyse de la domination masculine. Mais j'insiste, davantage que ne le fait ce courant, sur le rôle fondamental, dans l'histoire humaine, des rapports de pouvoir dans l'organisation de la production, ce que le marxisme appelle les rapports sociaux de production. À la fin du chapitre je situe ma position dans le « champ » des théories de la société sous l'intertitre *Du matérialisme historique au biologisme historique*.

Dans les chapitres qui suivent on trouvera un développement de cette démarche sur quelques thèmes¹¹.

Le féminisme « matérialiste » revisité

→ Au chapitre 7, j'examine certains apports fondamentaux, mais à mon avis incomplets, du féminisme d'inspiration marxiste, qu'on appelle *féminisme « matérialiste »*, concernant le rôle de la division du travail dans les origines de la domination masculine humaine¹², l'importance de la famille et des réseaux de parenté¹³, et le devenir du patriarcat dans l'histoire de la civilisation.

10 Je m'appuie notamment sur les travaux de Sarah Blaffer-Hrady, Barbara Smuts et Richard Wrangham.

11 Je voudrais signaler ici un thème qui devrait faire l'objet d'un chapitre, mais sur lequel je n'ai pas encore suffisamment travaillé. C'est le rapport entre racisme et sexisme, ou plutôt entre conflictualité (et domination) ethnique (racisme, xénophobie, colonialisme...) et domination masculine. Voir quelques éléments rédigés sur ma page de travail *Féminisme en chantier* : <http://www.millebords.org/spip.php?article28869>.

12 Je fais référence ici à des travaux de Christophe Darmaneat et de Paola Tabet.

13 Voir Claude Meillassoux, *Femmes, greniers et capitaux*, éd. Maspéro, 1975.

À la fin de ce chapitre j'ai esquissé une réflexion qui se veut non machiste sur ce qu'est le travail. Je n'ai pas mené à terme cette réflexion mais elle revient à plusieurs occasions dans les chapitres suivants.

→ Le chapitre 8 s'intitule *L'exploitation du travail domestique et son articulation avec l'exploitation salariale dans le capitalisme*.

Sur cette question le féminisme « matérialiste » a joué un rôle fondateur via une rectification théorique à l'intérieur de la tradition marxiste. Le travail domestique dans le cadre de la famille incombe principalement aux femmes. Or les féministes dites « de lutte de classe » dans les années 1970 expliquaient cela par une instrumentalisation du travail domestique des femmes par le capitalisme : le fait que les femmes fournissent gratuitement à la maison le travail nécessaire à la reproduction de la force de travail (cuisine, ménage, soins aux enfants) permet aux capitalistes de louer à bas prix la force de travail des salarié.e.s. Les féministes « matérialistes », notamment Christine Delphy, elles aussi se situant dans l'héritage du marxisme, ont montré que cette intégration indirecte du travail domestique dans la production capitaliste de valeur ne devait pas cacher le ressort premier et maintenu de l'exploitation des femmes dans le travail domestique : l'exploitation patriarcale des femmes par les hommes dans le cadre de la famille. Dans une première partie de ce chapitre j'ai essayé de présenter avec clarté ce que je considère comme l'acquis théorique de cette rectification.

La deuxième partie, comme l'indique son premier intertitre *Comment lutter pour l'égalité domestique ?* ressemble un peu à un texte syndical : un peu de théorie mais surtout des propositions de revendications et de réalisations pratiques.

Ce chapitre peut être lu à part, surtout par les lectrices et lecteurs qui ont une expérience des luttes féministes concrètes.

Pour ce chapitre je n'ai pas repris les explications darwiniennes développées dans les chapitres précédents car bien que présentes en arrière-plan elles ne sont pas nécessaires aux analyses ni aux propositions pratiques.

→ Dans le chapitre 9 vous découvrirez, présentée sur une même page, une vue d'ensemble des présences de la domination masculine dans le capitalisme, sous forme d'un tableau.

Pour commencer nous rappelons une motivation, un schème d'action, qui apparaît comme fondamental.e dans la domination masculine chez les primates, surtout chez les humains : c'est la course au pouvoir sans limite, l'illimitation du désir de pouvoir, d'une part dans le contrôle des femelles par les mâles, d'autre part dans les rivalités, alliances et hiérarchisations entre les mâles. Or la course au pouvoir sans limite est constitutive de la civilisation capitaliste, qui la relance en permanence :

- le moteur de l'économie est l'accumulation illimitée de ce concentré de pouvoir qu'est le capital ;

- les inventions techniques sont guidées par un idéal de domination, d'instrumentalisation et de mépris de la nature, qui conduit à une économie de la déprédation généralisée ;

- la politique est pratiquée comme compétition entre les nations, compétition pour les postes de direction dans la nation, et maximisation du pouvoir de l'État, qui conduit au surarmement et à la mise en danger systématique de la vie sociale.

La démarche féministe d'émancipation ne doit donc pas rester un chapitre annexe dans l'agenda. Le féminisme attaque le mal à la racine : il est une entreprise radicale de démontage des rapports de domination.

Ensuite nous continuons ce repérage de la domination masculine dans le capitalisme, par compilation de réflexions élaborées dans les chapitres précédents.

Ce chapitre 9 ne peut donc pas être lu à part, il est un regard sur le chemin parcouru.

... À quoi s'ajoutent quelques pas explorant d'autres sentiers vers d'autres parties du paysage. Par exemple l'analyse des conflits suscités par la domination masculine dans l'expression des

émotions. Ou encore l'observation de la synergie entre la virilité et la discipline du travail dans sa version capitaliste...

Il y a dans ce chapitre l'ambition de contribuer à une théorie du capitalisme. Mais il n'est pas possible de ramener ces apports à un paradigme unique. Au contraire, le repérage est un peu éclectique. Mais c'est dû me semble-t-il à la réalité même qu'on essaye de comprendre ici. On ne peut pas décrire « la » domination masculine dans le capitalisme comme un système intégré. Certes nous avons vu dans le chapitre sur le patriarcat que ce dernier se constitue comme un système intégré, fonctionnant en boucle, et capable de se recomposer. Mais nous avons vu aussi que, dans le capitalisme, le marché d'une part et les luttes pour les droits d'autre part ont désarticulé ce système. Dans cette situation l'ordre des genres est remodelé par des facteurs plus ou moins hétéroclites, aux interactions indécisées.

Suite à ce tableau nous esquisserons sommairement à la fin du chapitre une typologie ou cartographie de la diversité des positionnements philosophiques et politiques dans l'histoire du féminisme, que l'on peut interpréter comme des réponses à différents aspects de la domination masculine, et à des possibilités ouvertes par les résistances féminines.

Libération des femmes et transition écologique

→ Le chapitre 10 peut être lu séparément, comme une mise en scène du mouvement féministe dans le monde actuel, comme mouvement social radical, à la fois enraciné, pluriel dans ses cheminements historiques, et mondialisé. Et porteur d'une reconstruction de la civilisation.

Dans tous les systèmes humains de domination, les classes dominantes, les pouvoirs politiques, et les hommes comme *classe de genre*, ont enfermé les femmes dans des tâches qui souvent n'avaient même pas de nom générique, et pour lesquelles les féministes nord-américaines ont repris le terme de *care* : les soins aux personnes, le travail domestique invisible, mais aussi la sollicitude pour l'entourage, et toutes les activités d'entretien de la vie sociale, à quoi l'écologie a ajouté l'entretien de l'environnement naturel, le prendre-soin du monde. Dans la domination masculine le travail de care (et la dimension de care de tous les travaux) est à la fois négligé, laissé aux femmes, méprisé, exploité, et occulté. On pourrait exprimer toutes les significations du mot *care* par le mot français *ménagement*.

Or dans l'urgence vitale des crises actuelles, écologiques, sociales, militaires, etc., le care fait partie de la résistance à la civilisation du mépris et de la déprédation. Les femmes, tout en continuant de lutter contre leur enfermement dans le care et pour le partage égalitaire du care entre hommes et femmes, sont de fait au premier rang d'une résistance au nom du care et par le care. En positif le féminisme participe à l'affirmation d'une éthique du care et à la construction d'une économie du ménagement.

à rerédiger et ajouter quelque part dans cette introduction, ou ailleurs :
§ Lever les malentendus sur l'héritage de la sociobiologie

La sociobiologie n'est pas l'idée que les comportements sociaux seraient universellement déterminés par les gènes ou par les hormones. C'est l'idée que si un comportement social existe de façon typique, c'est qu'il a été promu par la sélection naturelle parce qu'à l'époque où il s'est installé dans l'espèce il a augmenté le succès reproductif des individus qui avaient ce comportement. On suppose que des prédispositions à réaliser ce comportement existent dans les gènes, mais le plus souvent il faut aussi que ce comportement soit mis au point à travers des régulations physiologiques, notamment hormonales, ou/et à travers des interactions sociales. Logiquement la sociobiologie n'impose pas un impérialisme de la biologie dans les sciences

humaines (même si elle a pu se présenter comme telle), elle est plutôt un programme de recherche sur l'articulation entre le biologique et le social.

Le fait que certains des fondateurs de la sociobiologie en aient tiré justification des inégalités sociales entre hommes et femmes¹⁴ ne signifie pas que toutes leurs idées soient à rejeter (de la même façon qu'on ne peut pas rejeter l'idée de l'attraction universelle au motif que Newton s'adonnait à l'astrologie, ni au motif qu'Einstein a démontré que les équations de Newton ne sont que des approximations et doivent être reformulées dans le cadre d'une théorie plus générale).

À l'intérieur de la sociobiologie des auteur.e.s importantes¹⁵ ont insisté sur le rôle actif des femelles dans le conflit des sexes et donc dans la transformation des espèces, et donc sur la non-universalité de la domination masculine, ce qui a impulsé dans les années 1980 un virage anti-sexiste dans la sociobiologie.

14 Voir entre autres Catherine Vidal et Dorothee Benoit-Browaeyns, *Cerveau Sexe et Pouvoir*, éd. Belin, 2005. Dans plusieurs ouvrages la neurobiologiste Catherine Vidal a critiqué la tendance de nombreux biologistes à reprendre les clichés traditionnels sur les rôles de genre à la faveur des ambiguïtés des données expérimentales et des incertitudes de leurs interprétations théoriques.

15 Notamment le livre de la primatologue Sarah Blaffer-Hrdy, *La Femme qui n'évoluait jamais* (titre ironique), première édition en 1981, a marqué de façon décisive ce tournant dans la sociobiologie.